



HAL
open science

Claude-Edmonde Magny, “ alliée substantielle ”

Madeleine Fondo-Vallette

► **To cite this version:**

Madeleine Fondo-Vallette. Claude-Edmonde Magny, “ alliée substantielle ”. Travaux et Recherches de l’UMLV, 2003, N° spécial, pp.9-20. hal-04405607

HAL Id: hal-04405607

<https://hal.science/hal-04405607>

Submitted on 19 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRAVAUX
ET
RECHERCHES
DE L'UMLV

AUTOUR DE SEMPRUN

Numéro spécial

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV

LITTÉRATURES ET SCIENCES HUMAINES

Revue semestrielle

Directrice de rédaction :
Fabienne BOCK

Comité de rédaction :
Louise BÉNAT-TACHOT – Annick BOUILLAGUET – Vladimir IAZYKOFF
Christian LUPOVICI – Robert SAYRE – Michael A. SOUBBOTNIK

Secrétaire de rédaction : Emmanuelle BRUN
Directeur de publication : Yves LICHTENBERGER
Conception graphique : Michelle THOMAS et Bertrand ZAKOWETZ

RÉDACTION :

"Travaux et Recherches de l'UMLV", Université de Marne-la-Vallée,
5, boulevard Descartes, 77454 Marne-la-Vallée cedex 2
(Tel. : 01.60.95.70.75 ; Télécopie : 01.60.95.70.77)

CORRESPONDANCE :

Toute correspondance est à adresser à la rédaction.

ABONNEMENTS / VENTE AU NUMÉRO :

	Vente au numéro	Abonnement annuel
Particuliers	6 €	12 €
Institutions	12 €	24 €

Voir bulletin d'abonnement à l'intérieur du numéro

ISSN : 1298-1168

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV

LITTÉRATURES

SOMMAIRE

Préface	7
Madeleine Fondo-Valette (UMLV), Claude-Edmonde Magny, « alliée substantielle »	9
Marie-Linda Ortega (UMLV), La littérature, une question d'accent....	21
Jacqueline Lévi-Valensi (Université de Picardie), La littérature et la vie. A propos de trois livres de Jorge Semprun : <i>L'Écriture ou la vie, Adieu vive clarté..., Le Mort qu'il faut</i>	33
Jeanyves Guérin (UMLV), Portrait de Jorge Semprun en lecteur	47
François-Jean Authier (Université de Poitiers), Le texte qu'il faut... Réécriture et métatexte dans <i>Le Mort qu'il faut</i> de Jorge Semprun ...	65
Françoise Nicoladzé (Université de Montpellier), Quarante ans d'une écriture mémorielle mouvante : de la quête à l'affirmation identitaire, du champ littéraire au champ testimonial	79
Jeanyves Guérin (UMLV), Hommage à Jorge Semprun	89

Claude-Edmonde Magny, « alliée substantielle »

Madeleine Fondo-Valette

« L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversation (ou d'articles), mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport¹. »

Si j'emprunte à René Char l'expression d'« allié substantiel » réservée à Héraclite et à Georges de La Tour, c'est moins pour évoquer l'admiration partagée que le Poète, comme le Résistant, éveille chez Claude-Edmonde Magny et Jorge Semprun, que pour comprendre l'influence exercée par l'une des grandes figures de la Critique littéraire d'après-guerre, sur la formation d'un écrivain. Comme preuve de son rôle initiateur, il y a d'abord la plus visible, cette *Lettre sur le pouvoir d'écrire* dont Jorge Semprun rappelle dans la préface de sa réédition en 1993, qu'écrivit à son intention dès février 1943, elle condense une période d'échanges poursuivis dans un climat d'une rare intensité :

Chaque fois que je l'ai relue, j'y ai retrouvé effectivement la réalité concrète, la densité spirituelle aussi, de nos conversations de cette année-là².

Et ce n'est pas un hasard s'il achève sa préface en extrayant de cette lettre la phrase-clef qui décide de sa vocation :

« Nul ne peut écrire » a-t-elle dit « s'il n'a le cœur pur, c'est-à-dire s'il n'est assez dépris de soi... »
Je m'y efforce³.

De cet effort, la trace existe, dans la mesure même où le silence qui suivit la première lecture de cette phrase – « Il y aurait eu beaucoup à dire, mais je n'en avais plus la force ce jour-là » – a pu être surmonté, grâce au long et lent travail de dépossession de soi nécessaire à la croissance de l'œuvre. Paru en 1994, le livre au titre en forme d'alternative *L'Écriture ou la vie* et dont le chapitre six s'intitule « le pouvoir d'écrire », plus qu'un écho en forme d'hommage, constitue la reconnaissance d'une filiation élective :

L'écriture, si elle prétend être davantage qu'un jeu, ou un enjeu, n'est qu'un long, interminable travail d'ascèse, une façon de se déprendre de soi en prenant sur soi : en devenant soi-même parce qu'on aura reconnu, mis au monde l'autre qu'on est toujours⁴.

Si l'étude de la *Lettre* permet de cerner la part déterminante qu'elle a pu exercer dans le jeu des forces favorisant le dépassement du deuil de l'écriture et le passage de l'écriture romanesque à l'écriture de soi, elle donne aussi l'occasion de redécouvrir l'œuvre critique d'un auteur tombé dans l'oubli, peu de temps après sa mort en 1966. Tout indique en effet qu'un projet comme celui de fonder une « Science de la littérature », l'émergence de la Nouvelle Critique inspirée de Saussure, de Marx et de Freud revu par Lacan, a largement contribué à éclipser une posture critique d'écrivain-lecteur plus soucieux de disponibilité réflexive et impressionniste, que de théorisation généralisante et explicative.

Or le paradoxe de l'éclipse, si l'on se réfère au phénomène décrit par Genet⁵ et qui n'est que la formulation la plus exacte de l'expérience commune, c'est de faire en sorte que la disparition momentanée de l'astre rende plus désirable sa réapparition. Tout se passe comme si l'œuvre de Semprun, croisant celle de Claude-Edmonde Magny, invitait à la relecture de celle-ci. Composée de nombreux articles et de plusieurs essais, elle comporte aussi des traductions souvent précédées de préfaces, attes-

tant l'inlassable activité de passeur grâce à laquelle le public de langue française put élargir sa connaissance du roman anglo-américain.

« La détermination des singularités »

Normalienne agrégée de philosophie, Claude-Edmonde Magny collabore dès l'avant-guerre et dans les années qui suivront, à *Esprit*, la revue d'Emmanuel Mounier. Elle écrit également dans *Preuves*, revue qui, avec l'auteur de *L'Amour et l'Occident*, publie Raymond Aron et Hannah Arendt. *Poésie* 45,46,47 la compte également parmi ses rédacteurs. En 1971, sous le titre *Littérature et Critique* aux éditions Payot, paraît un recueil – le premier et le dernier – qui propose une sélection exigeante de ses articles les plus remarquables. Outre des études consacrées à Huxley, George Orwell et D. H. Lawrence, figurent des articles tels que les aurait aimés Baudelaire, « partiels, passionnés et politiques », passant du « plaidoyer pour la critique » au procès de ses impasses. Sa tête de turc ? Thibaudet, l'auteur des chroniques mensuelles de *La Nouvelle Revue française*, impatientement attendues par une lectrice avide d'y satisfaire sa soif d'une littérature française « digne de ce nom », mais n'hésitant pas à surprendre son éminent porte-parole, en flagrant délit d'érudition paresseuse, préoccupé de « relire ses fiches plutôt que les livres ». S'il est coupable à ses yeux, c'est surtout d'avoir arrêté à Barrès, comme Sainte-Beuve à Chateaubriand, « sa montre de critique », cette montre dont Pascal créditait les spécialistes de la mesure du goût.

Thibaudet, mais aussi Charles Du Bos accusé d'osciller entre « palmarès et notice nécrologique », au lieu d'orienter le lecteur vers la seule fin qui vaille, « la détermination des singularités ». Ou comme l'exigeait Flaubert : « le fait spécial qu'on est celui-là ». Rien d'autre que ce que Barthes entend par la « vérité d'une écriture ». Ainsi quand ils ne désignent pas une œuvre singulière, comme *Monsieur Ouine* de Bernanos, étude d'abord parue aux *Etudes carmélitaines*, les titres retenus par Claude-Edmonde Magny indiquent la perspective originale, la problématique individualisante : « *Malraux le fascinateur* », « *Sade martyr de*

l'athéisme », « *Balzac romancier essentialiste* », « *Baudelaire le grand béliet* », « *Francis Ponge ou l'homme heureux* », « *Georges Bataille à la recherche d'une mystique naturelle* ». Il y a les sujets inépuisables comme l'Amour, le Diable et le Mal, exercices de comparatisme propices à la mise en correspondance des textes. Il y a les œuvres consacrées susceptibles d'approches renouvelées, et les valeurs montantes qui suscitent les contributions : pas moins de trois pour Sartre ! Aucun écrivain méconnu. Seulement des écrivains malchanceux, tel Zola à qui a manqué la « part maudite ». Il y a place enfin pour des œuvres radicales, sorties d'une Histoire pleine de bruit et de fureur, encore brûlante d'actualité.

D'abord parue dans *Esprit* en 1948, une étude alliant rigueur pénétrante, intuition sensible et densité du style, est consacrée à *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, que l'auteur situe par rapport aux livres de David Rousset, *L'Univers concentrationnaire* et *Les Jours de notre mort*, ainsi que *Je vivrai l'amour des autres* de Jean Cayrol, avant d'en montrer la dimension d'irréductible espoir ancré dans l'affirmation d'appartenance à l'espèce. Chaque entreprise de déshumanisation programmée ne constitue en effet qu'une victoire apparente pour le SS qui en bonne logique hégélienne ne peut se passer d'esclave, s'il veut se sentir exister comme maître. Mais cet espoir ne tire lui-même sa force que de la forme qui le met en œuvre, grâce à la récurrence d'une figure de style qui, entre l'excès et la réticence, privilégie l'exactitude de l'objectivité propre à l'écriture du témoignage. Ce qu'en chercheur attelé à une thèse en cours d'accomplissement sur *Platon et les mathématiques* pendant ses années de doctorat à Cambridge, Claude-Edmonde Magny interprète comme la transposition à des modèles rhétoriques - parabole, hyperbole, ellipse - de ce qu'elle considère comme autant de « cas, de solutions apportées par les mathématiciens grecs à nos modernes problèmes de sections coniques ». L'impression d'horreur grandissante n'en demeure pas moins implacable. Le livre de Robert Antelme s'achève dans la fiente, le sang et sur ce moment qui précède l'aube, le plus froid, le plus noir, rendant ainsi le jour encore plus improbable. Autant de traits qu'une lecture sans cesse

vivifiée, ranimée par la mémoire des œuvres, rapproche des vers « atroces et magnifiques » de T. S. Eliot à la fin du poème écrit en 1918, et intitulé « Sweeney parmi les rossignols ».

Au titre des essais figure l'*Essai sur les limites de la littérature, Les Sandales d'Empédocle*, paru aux éditions de La Baconnière, dans la collection « Être et pensée » en 1947 et composé de trois études consacrées à l'auteur de *Fontaine* et de *Sparkenbroke*, Charles Morgan⁶, Sartre et Kafka, le premier et le troisième devant jouer un rôle essentiel dans l'éducation sentimentale et politique de Jorge Semprun. Outre un *Rimbaud* paru chez Seghers dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » (1948), c'est au Seuil dans la collection « Pierres vives » que successivement furent publiés *Précieux Giraudoux* (1945), *Histoire du roman américain* (1948) pour lequel Claude-Edmonde Magny reçut l'année suivante le prix Sainte-Beuve, alors même qu'elle partageait à l'égard du « grand critique » du XIX^e siècle le point de vue de Proust, et *Histoire du roman français depuis 1918* (1950), réduit au seul tome I.

Cet inventaire serait inexact s'il omettait *Les Enfants célèbres* avec portrait en noir et en couleurs publié en 1949 chez Mazenod, ouvrage dont elle fut le maître d'œuvre et pour lequel elle rédigea les notices de Rimbaud et de Sophie : celle dont l'imagination n'est jamais en reste surtout lorsqu'elle trouve une abeille encore pourvue de ses pattes et de ses ailes. On aura reconnu l'héroïne de la Comtesse de Ségur dont bien avant Marc Soriano, Claude-Edmonde Magny éclaire la part d'ombre, en remarquant « qu'il était réservé à une bonne vieille grand-mère de montrer que l'imagination fournie par l'enfance n'est pas toujours celle qu'on croit ou ce que l'on en attendait ». C'est en effet une autre représentation de l'enfance qui s'esquisse, moins influencée par le rapport à l'étymologie de *l'infans*, celui qui ne parle pas, que par l'impatience et la révolte (Rimbaud), la « réserve de grandeur » (Jeanne d'Arc), la pétulance indiscreète et questionnante (le jeune Blaise Pascal), le pouvoir de plaire (Mozart) et la mort précoce (le très jeune Louis XVII). Approche inspirée, romantique, du génie créateur qui s'énonce en formules percutantes : « Au commencement était l'enfant, modèle et délice des grands » ; où ne

manquent ni la caution philosophique d'Alain - « L'enfance voit grand par cette croissance qu'elle sent en elle » -, ni les mises en correspondance anthropologiques. C'est ainsi que toutes les religions ont divinisé l'enfance - « celles du moins qui se respectent et que l'on peut respecter » - l'enfant sauveur du christianisme, mais déjà celui « qui a engendré tant d'êtres et demeure à jamais puéril », Éros du panthéon grec représenté par Anacréon sous les traits de l'Amour piqué par une abeille.

Le prix de la vie et l'écriture précieuse

Or on ne lit plus, ou presque plus, Claude-Edmonde Magny. Nulle réimpression en cours et la dernière réédition des *Sandales d'Empédocle* en 1968 se consulte sur microfiches à la Bibliothèque nationale. Ou bien on la lit mal. Dans *La Critique littéraire au xx^e siècle* (Belfond, 1987), tout en lui accordant le mérite d'avoir reconnu en Swann, esthète sans création, « la tentation stérile de Proust », Jean-Yves Tadié expédie au purgatoire des « critiques de contenu », l'auteur de *L'Âge du roman américain* dont les chapitres consacrés à Dos Passos, Steinbeck et Faulkner, sont pourtant précédés de l'étude des rapports que leurs œuvres entretiennent avec le cinéma considéré comme un langage à part entière. C'est en effet une véritable grammaire comparée des formes que proposent les quatre premiers chapitres respectivement intitulés « **Esthétique comparée du roman et du cinéma** », « La **technique objective** dans le roman américain », « L'**ellipse** au cinéma et dans le roman », « Le **découpage** au cinéma et dans le roman ».

Signe toutefois d'un regain d'intérêt : l'avis favorable, enthousiaste même, formulé récemment à l'égard d'un auteur qui, à part Catherine Pozzi, ne tenait ni les auteures ni les écrivaines en grande estime, au motif que « les femmes écrivent avant d'avoir réussi à se dépêtrer de leurs émotions, à se dépandre d'elles-mêmes et ainsi elles restent toujours au seuil de la vision, condamnées à écrire indéfiniment des préludes à on ne sait trop quoi? », émane justement d'une femme écrivain, hispaniste, célèbre pour avoir prêté son visage à la Jeanne d'Arc de Bres-

son. Ce n'est pas par hasard si Florence Delay, dans un chapitre de *La Séduction brève* consacré à Giraudoux, et intitulé « Sur le front du bonheur⁸ », évoque en termes élogieux « Claude-Edmonde Magny qui fut une grande critique ». Ne serait-ce que par le choix du terme « précieux » dont elle lui sait gré d'avoir qualifié Giraudoux et qui loin de signifier « maniéré », « recherché », « trop poli », bref « littéraire », comme le vilain « giralducien » qui l'a depuis relayé, renvoie au contraire à « ce qui est de grand prix » et encore au-delà, à ces Précieuses à tort traitées de « ridicules » par Molière, alors qu'elles ne faisaient que défendre la croyance dans la littérature et l'amour de la langue, inséparable de l'amour de la vie. C'est-à-dire de l'Amour dont les femmes et la poésie sont précisément les garantes. « Précieux Giraudoux », ou encore selon le titre du chapitre qu'elle lui consacre dans *l'Histoire du roman français depuis 1918*, « Giraudoux, le Nijinski du roman ». Relié par une double filiation au Grand Siècle et à la modernité la plus inventive, celle de la chorégraphie et des Ballets russes, l'écrivain précis du Romantisme triomphant, de la démesure féminine et du paradis ici et maintenant, en dépit du défaut de lucidité qui lui fit croire qu'étant français, il ne pouvait qu'y voir clair, sans se douter que vouloir faire coïncider l'essence de la France avec l'existence des français, c'était se faire piéger, devait apprendre à un jeune homme impatient de vivre ou plutôt de revivre ce que Chris Marker, dans le livre qu'il lui a consacré, lui sait gré de lui avoir enseigné : le prix de la vie⁹. Mais en 1945, le moment n'était pas encore venu pour Semprun, de faire tenir ensemble la cause de la survie avec celle de l'écriture.

La possibilité de l'écriture exige en effet une sorte d'arrachement, une véritable ascèse. On peut se demander si dans son effort pour quitter sa langue maternelle et écrire en français, l'œuvre de Jorge Semprun ne constitue pas l'expérience de ce que théorise la *Lettre sur le pouvoir d'écrire* de Claude-Edmonde Magny, ce dernier coïncidant avec la saisie de l'essentiel, et impliquant donc à ce titre, au-delà même du nécessaire retour à l'enfance, un véritable dessaisissement de soi.

« Se déprendre de soi pour prendre sur soi »

La *Lettre* que Claude-Edmonde Magny lit à Jorge Semprun le matin du 5 août 1945, la veille d'Hiroshima, et qui a pris forme dès février 1943, sera publiée quatre ans plus tard chez Seghers, à trois cents exemplaires.

Tantôt apparaissant au moyen de répétitions structurantes, entre fragmentation et réticulation, entrecoupée de dialogues, interrompue par d'autres scènes, dans le roman *L'Algarabie* (1981), et dans *L'Écriture ou la vie* (1994), tantôt restituée intégralement dans sa continuité épistolaire et précédée d'une préface de son destinataire, la *Lettre sur le pouvoir d'écrire* s'inscrit dans une histoire. Celle d'une rencontre qui eut lieu en 1939. Arrivé en France après la défaite de la République espagnole, Jorge Semprun accompagne son père à Jouy-en-Josas au congrès d'*Esprit* : il a quinze ans, est interne au lycée Henri IV, et la langue française devient sa « seconde patrie », « un lieu d'asile au moins ».

L'événement de sa lecture est l'occasion d'une scène qu'on peut qualifier de véritable « épiphanie ». Jorge Semprun a vingt-deux ans, trois mois auparavant il est sorti de Buchenwald, et après une nuit blanche traversée de cauchemars, le voici qui frappe à la porte du 11 bis de la rue Schœlcher. Il est six heures du matin ; à sa table de travail Claude-Edmonde Magny corrige les épreuves de l'essai sur les limites de la littérature, *Les Sandales d'Empédocle*. Il y a les tasses de vrai café, il y a surtout le conflit où s'immobilisent jusqu'au vertige, « deux besoins, deux désirs contraignants et contradictoires » : « le désir de vivre ou de revivre, donc d'oublier », qui implique le renoncement à l'écriture, et le désir d'écrire, d'élaborer, d'exorciser l'épreuve des camps, qui exige de déterrer le passé et de revivre sans cesse par la mémoire, l'expérience de la mort.

Autre preuve de sa vitalité, la *Lettre* est le point de départ d'un dépli multiple qui privilégie tantôt la pulsion réflexive, tantôt la pulsion romanesque, comme dans *L'Algarabie* où, présentée de la façon la plus concrète par la mention de l'exemplaire portant le numéro 130, elle déclenche la remémoration en cascade d'autres événements, d'autres rencontres :

ainsi celle de Sartre dont on ne saura jamais s'il s'agit du vrai Sartre ou de son sosie¹⁰. En revanche, dans *L'Écriture ou la vie*, la discussion se concentre sur l'élucidation d'un problème de traduction de l'énoncé de Wittgenstein, les termes *Erlebnis* en allemand ou *vivencia* en espagnol n'ayant pas d'équivalent en français pour désigner la traversée de la vie qui comprend la mort. Ou bien elle vibre de la complicité dans l'admiration partagée pour Celan, Broch et Musil, et du questionnement réciproque sur les modèles envisagés, hésitant entre les exercices du vide à la manière de Gide dans *Paludes*, qui fait varier les perspectives d'apparition des personnages comme au cinéma, et la complexité du récit faulknérien « toujours construit en arrière vers une spirale vertigineuse ». Et si le modèle proustien est d'abord récusé comme emblème de la réclusion, c'est pour mieux être ensuite réhabilité. Preuve qu'aucune des erreurs traversées n'est vaine, ni présentée comme telle, dans la mesure où leur démythification contribue au progrès spirituel du héros dont la recherche se rapproche de la haute idée que Proust se fait du roman. Autant de thèmes de discussion où le lecteur perçoit l'écho des analyses critiques de Claude-Edmonde Magny, répercuté par la conscience d'un narrateur-écrivain en puissance qui s'interroge sur les conditions de possibilité de son œuvre à venir.

Conservée comme un talisman par son destinataire, tout au long de ces années d'éloignement, la *Lettre* fait entendre la voix de celle qui en est l'auteur. On reconnaît le ton d'ironie légère avec lequel elle évoque son « homélie » ou accueille les pastiches d'« un Mallarmé qui aurait lu Proust et adopté la prosodie d'Aragon ». Une forme d'adresse qui plutôt que de s'en tenir à la première impression d'éblouissement devant les essais d'un écrivain naissant, se veut critique méthodique frayant la voie d'une écriture de soi qui soit une écriture à soi :

Que leur manque-t-il ? De vous exprimer, si superficiellement que ce soit, de se rattacher en quelque façon à ce qu'il y a de plus essentiel en vous, à cette chose que vous voulez plus que tout mais dont vous ne savez pas encore qu'elle est.

Autant de préliminaires destinés à mieux faire entendre la voix passionnée d'une approche véritablement mystique de la création littéraire dont les étapes n'évoquent rien moins que « la salita del Carmel ». Également revendiquée comme une ascèse au sens le plus exact, étymologique du terme, elle en assume les traits typiquement valéryens :

Écrire est la meilleure façon d'intégrer une certaine expérience, de me « l'ajouter » véritablement, dirait M. Teste, de faire qu'elle soit aussi totalement à ma disposition, tout entière convertie en aptitude, comme la nage ou la locomotion.

Aussi, par opposition à la poésie dont « le rythme d'emblée s'accorde à la nature », une telle conception doit-elle se soumettre à l'exigence plus poussée qu'implique le choix de la prose, dès lors qu'il faut pour la rythmer, comme le rappelle Rilke, « s'approfondir en soi-même et trouver le rythme anonyme et multiple du sang ». De plus, si elle participe de la fidélité à un idéal de pureté entendue au sens de Kierkegaard – « être pur c'est vouloir une seule chose » -, elle implique à l'encontre de Gide, que « sans bons sentiments, l'on ne fait que de mauvaise littérature », à condition d'entendre par « bonté », non la complaisance narcissique de qui se caresse trop, mais selon Keats, « une façon de se sentir en charité avec le monde ». Et si enfin elle se réfère à un usage de la clairvoyance qui suppose l'art de se déprendre de soi tout en restant fidèle à l'esprit d'enfance, elle n'a que faire du nihilisme de tous ceux qui par mépris de l'acte d'écrire, ne cessent de « soupirer vers l'instant où l'on sera enfin, par delà les mots ». En se fondant sur une condamnation radicale du désespoir d'écrire qu'elle combat par le culte de l'effort envisagé au sens sportif, voire athlétique, pour mieux échapper à la déchéance de l'esprit, elle prouve du même coup que « la question de la valeur en soi de la littérature ne se confond pas avec celle de sa possibilité ». Ce qui n'exclut pas la distance finale avec laquelle est promu, dans une posture paradoxale de dissuasion incitatrice « un exercice si vain et si dangereux et qui mesure le degré de réalité spirituelle auquel il a été donné à l'homme de parvenir ».

Impossible d'esquiver la question lancinante de la fidélité du destinataire de la *Lettre* à ce qui en constitue l'essentiel, sorte d'aiguillon spirituel contre lequel Jorge Semprun reconnaît avoir longtemps regimbé :

C'est dans ce travail de retour à la vie, de deuil de l'écriture, que je me suis éloigné, c'est facile à comprendre, de Claude-Edmonde Magny. La *Lettre sur le pouvoir d'écrire*, qui m'accompagnait partout, était le seul lien, indirect, énigmatique, fragile, avec celui que j'aurais pu être : un écrivain. Avec moi-même en somme, la part la plus authentique, bien que frustrée¹¹.

Face à l'effort que suppose la conversion à l'écriture – « Nul ne peut écrire s'il n'a le cœur pur » –, la vraie fidélité à l'esprit de la *Lettre* se mesure à l'écart entre le silence opposé par celui qui avoue qu'en 1945 il n'avait pas « la force » de répondre et la réponse qui quarante-huit ans après, à jamais l'interrompt. Affirmation d'un verbe performatif conjugué à la première personne du présent, « Je m'y efforce » manifeste la persévérance sans faille de celui qui se met au monde en écrivant. Alors dans cet écart se logeraient les méandres du « temps perdu », le détour nécessaire par la vie militante et amoureuse, pour devenir cet autre plus authentique qu'on ne saurait ou n'oserait être mais qu'on sait être : « un écrivain ». Autre signe de fidélité et qui n'est pas la moindre : on l'aura reconnu dans le triomphe de cet esprit propre à l'Europe des Lumières, l'esprit de « déréclusion » capable de transformer des essais critiques en autant de moyens de transport reliant les unes aux autres les œuvres essentielles de la littérature occidentale, comme d'offrir au lecteur impatient, grâce à *L'Écriture ou la vie*, la métaphore de ce trafic intense, électrique, entre le dehors et le dedans, d'espace et de temps, de roman et de poésie, d'héroïsme et de comédie, de lectures et de langues, de dialogue et d'introspection.

Madeleine Fondo-Valette

Université de Marne-la-Vallée

Notes

- 1 Maurice Blanchot, *L'Amitié*, Paris, Gallimard, 1971, p. 328.
- 2 Jorge Semprun, Préface à la *Lettre sur le pouvoir d'écrire* de Claude-Edmonde Magny, rééd. Climats, 1996, p. 9-16.
- 3 Préface, *ibid.*
- 4 Jorge Semprun, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, Folio, 1996, p. 377.
- 5 Jean Genet, *Un captif amoureux*, Paris, Gallimard, 1986, p. 441 : « Éclipser est un mot riche. Outre le soleil, plus visible si la lune l'éclipse, tout événement, homme, figure, éclipsés par d'autres ou d'autres choses reviennent régénérés, la disparition fût-elle brève a fait son œuvre qui est de nettoyage, de polissage. [...] Les maléfices du verbe éclipser laissent apparaître la vieille image chinoise, indienne, arabe, iranienne, japonaise, du dragon avalant le soleil, celui que la lune éclipse. Et jusqu'à l'expression m'éclipser où se révèle le tremblement, le va-et-vient entre les sens de *m'échapper* et *me faire disparaître sous les éclats d'un autre*. Une idée fixe ne saura jamais immobiliser ce verbe qui sans cesse se débîne. »
- 6 Jorge Semprun, *Adieu, vive clarté...*, Paris, Gallimard, Folio, 1998, p. 187 : « Dépouillés de leurs oripeaux britanniques d'époque – goût des longues descriptions et introspections ; langage chantourné, lourdement philosophique, par moments –, les romans de Charles Morgan, dont les jeunes gens d'aujourd'hui, me semble-t-il, n'auront même pas entendu parler, mais qui étaient à l'époque célèbres et célébrés, objets des plus savantes études, ont conservé, réduits à leur nudité structurelle, une extrême et violente acuité sentimentale. »
- 7 C.-E. Magny, *Lettre sur le pouvoir d'écrire*, Paris, Seghers, 1947, Climats 1993, p. 17-64.
- 8 Florence Delay, *La Séduction brève*, Paris, Gallimard, 1997, p. 139-162.
- 9 Jorge Semprun, *Quel beau dimanche !*, Paris, Grasset, 1980, p. 175 : « C'est dans Giraudoux que j'ai appris à reconnaître la mort. D'ailleurs, à cette époque, pour mes vingt ans, j'avais presque tout appris dans Giraudoux. Tout l'essentiel, je veux dire. Comment reconnaître la mort, sans doute. Mais aussi comment reconnaître la vie, les paysages, la ligne de l'horizon, le chant du rossignol, la langueur lancinante d'une jeune femme, le sens d'un mot, la saveur fruitée d'un soir de solitude, le frémissement nocturne d'une rangée de peupliers, l'ombre vaporeuse de la mort : j'en reviens toujours là. »
- 10 Jorge Semprun, *L'Algarabie*, Paris, Gallimard, Folio, 1996, p. 262-264.
- 11 J. Semprun, Préface à la *Lettre sur le pouvoir d'écrire*, *op. cit.*